

Grain de riz

Octobre 2021

n° 60

Sommaire

- p.2-3 Le côté du père ou de la mère
Dominique Rolland
- p.4 Les métisses des colonies belges
- p.5 Des champions métis
- p.6 Les métis dans le meilleur des mondes. Imré Szabo
- p.7 Jason et Jeanne
- Livres extrait de "Em" de Kim Thúy
- p.8 Alexandre et Mai
- p.9 Louis
- p.10-11 Agent orange, agents arc-en-ciel
- p.12-13 Ocean Vuong
- p.14 phở Extrait de "Em"
piment Extrait de "Mãn"
- p.15 la cigale et la fourmi
- Rencontres foeffiennes
- p.16-17 Rencontre estivale
- p.18 Saint Rambert
- p.19 Christophe en renfort
Enquête sur les Eurasiens
- p.20-21 Création de Semblançay
Jacques Teisserenc
- P.22 A Jean Jacques Barieux

Métissage

C'est ainsi que je pensais au début, que le métissage, c'est juste un avatar de la colonisation, qui n'explique rien, ne révèle rien. Une scorie. Un métis je me disais, c'est juste un type dérangement qu'on ne sait pas où mettre parce que lui-même ne sait pas où il est, un métis c'est quel qu'un qui n'est ni l'un ni l'autre, qui n'est ni ceci ni cela, comment voulez-vous qu'en n'étant rien il puisse expliquer l'histoire ? Et puis finalement j'ai compris que poser la question du métissage était au contraire une façon d'entrer dans la complexité de l'histoire coloniale, d'accepter aussi de ne pas tout comprendre, de ne pas tout résoudre comme une équation sans faille. Pas seulement l'histoire coloniale passée, mais aussi l'histoire d'aujourd'hui. Être métis dans la société coloniale, être un intellectuel indigène, être un émigré de la deuxième génération, ce n'est sans doute pas la même chose et pourtant... Et pourtant ces situations ont en commun un même héritage historique, celui d'avoir à porter en soi les deux parts de l'histoire d'un monde inégal, et d'avoir à se débrouiller avec ça.

— Vous voyez, le problème du métissage soulève toujours celui de la trahison. Ou de la fidélité. Mais c'est pareil. Être fidèle, être traître, deux faces d'une même histoire, fidèle à une part de soi-même, traître à l'autre, forcément. Enfin quand il s'agit du métissage colonial. — Pléonasme : métissage, c'est toujours colonial. Les enfants issus de mariages franco-italiens, anglo-espagnols ou germano-grecs ne sont pas des métis. Dans métis, il y a race, mélange de races, coexistence de races. Et il faut bien reconnaître que dans l'histoire, la notion de race, de mélanges de races, le mélange de sangs, c'est plutôt colonial.

Dominique Rolland

" La pensée métisse est une pensée de la résistance tant à l'uniformisation croissante induite par la mondialisation qu'à l'exacerbation des particularismes identitaires qu'elle engendre.

DIANA LEVI

François Laplantine,
anthropologue



Le côté du père, ...



Désirs diffus, contradictoires. S'assimiler au côté du père, se fondre du côté de la mère. Choisir, impossible. On ne choisit pas d'être d'un côté ou de l'autre.

On négocie.

On se fait stratège. S'assimiler au père, au dominant à celui qui a le pouvoir. Cela semble une évidence. Echapper. Fuir, s'esquiver. S'évader. Se sauver. Sauver sa peau. Peau blanche, peau jaune, laquelle des deux ? Sauver laquelle des deux ? Comme aux Antilles on dit avoir la peau sauvée. Sauver sa peau, sa peau de Blanc, sa peau de noir, sa peau de Jaune.

Le désir ? Se fondre dans la mère, dans la douceur, dans la tendresse, dans l'odeur suave de sa poitrine, dans la douceur de ses bras. Se couler dans sa voix, dans le miel de sa voix, s'endormir contre son dos, s'endormir contre son flanc.

Mais Si tu veux t'en sortir, petit enfant de deux sangs,

arrache-toi à la mère, arrache-toi à ses comptines et ses berceuses, arrache-toi à la tiédeur de son cou, arrache-toi à ses mains caressantes, arrache-toi, arrache-toi.

Ne regarde pas en arrière, franchis la porte de l'école, la porte du collège, va-t-en, va-t-en, sois docile à la loi du père, sois docile la loi des Blancs. Sois sous le regard du père, studieux réfléchi, intelligent et obstiné, sois la fierté du père, sois la fierté de l'œuvre civilisatrice. Sois à leur image. Conforme.

Arrache-toi, arrache-toi au soleil implacable et à la boue des rizières, arrache-toi.

Arrache-toi aux odeurs de cuisine et à la forme accroupie de ta mère. Arrache-toi aux paroles de l'oncle maître en caractères qui te regarde t'éloigner sans mot dire. Arrache-toi aux pinceaux de calligraphes. Arrache-toi aux bannières, arrache-toi aux souvenirs de

batailles et de héros, arrache-toi au cerf-volant de papier et aux courses sur la digue.

Arrache-toi. Arrache-toi. Franchis le portail du collège, franchis le portail du lycée.

Arrache-toi à la pêche aux grenouilles, arrache-toi à la chasse aux oiseaux. Arrache-toi à l'or des pagodes, arrache-toi à l'odeur des encens. Arrache-toi aux génies cachés dans les racines du banian. Arrache-toi, arrache-toi.

Deviens l'autre. Deviens le fils du père. Marche comme lui en relevant la tête et en redressant le dos, tu es le fils du maître. Enfile des costumes et des chemises et des cravates et des chaussures cirées. Marche comme lui en assurant ton pas. Ne détourne pas le regard, garde tes yeux à l'horizontale, tu es le fils du Blanc.

Arrache-toi. Arrache-toi aux tombes des ancêtres dans les rizières. Arrache-toi à leurs os. Arrache-toi à la glaise. Arrache-toi à l'ombre fraîche des maisons. Franchis la porte du lycée, franchis la porte de l'université. Arrache-toi. Arrache-toi à la fumée bleue des autels.

Ne regarde pas en arrière, arrache-toi.

Sortir. S'en sortir. Sortir la tête de l'eau, s'échapper..



T'es un chanceux, un reconnu, un légitime, un déclaré. Un chanceux, t'es tombé sur le bon père : celui qui fait ce qu'il faut, qui te donne un nom, une citoyenneté, un statut, une existence. Celui dont tu connais le nom et c'est le tien, celui qui regarde ton carnet trimestriel, celui qui te donne une piastre pour te récompenser de la première place en mathématiques, celui qui t'offre un stylo-plume et une montre pour tes douze ans, celui qui t'achète un vélo.

Le fils chanceux qui a un costume de lin blanc avec un col marin, un costume tout pareil à ceux des enfants tout à fait blancs, t'es le fils chanceux qui est presque tout à fait comme un Blanc.

Alors ne regarde pas en arrière, arrache-toi.

Tu as le nom, tu as les papiers, tu as l'adresse dans le quartier européen, tu as les diplômes, tu as tout ce faut pour être comme eux. Tu seras professeur, tu seras ingénieur, tu seras médecin, et tu iras à leurs fêtes, à leurs bals, à leurs cérémonie, Tu mettras un smoking et de la gomina dans tes cheveux.

Alors petit enfant de gentil Blanc responsable, tu seras sauvé.

Toi, le fils chanceux devenu professeur, directeur de l'école, censeur du collègue.

On ne dira pas bâtard dans ton dos, non, tu es le vrai fils du père.

Les autres, les pas chanceux, les fils de servantes et de files des rizières, les fils de marchandes et les fils des putains, les fils sans nom, et les fils sans papier iront à l'orphelinat.

S'ils ont encore un tout petit peu de chance ils iront à l'orphelinat.

La sale race de bâtard de sangs-mêlés. Avec qui tu voudrais pas qu'on te confonde.

La boyerie est sombre, la boyerie est enfumée. La lumière entre bleue par la fenêtre, elle éclaire le sourire de ta mère et ses gestes, celui que tu n'oublieras jamais pour éplucher les légumes, non pas en tirant vers soi comme pour se l'approprier mais à l'inverse vers l'extérieur, le pouce posé sur le dos de la lame, comme un geste de danseuse comme un geste de rameuse. Il y a les tantes et les cousines et les servantes accroupies et leurs chants aigres et leurs sourires et l'odeur de la viande qui grésille, le sol qu'on lave à grande eau, les poissons luisants qui s'agitent dans des bassines de fer blanc, saisis d'une main solide, éventrés d'un seul mouvement. Il y a cette chaleur odorante et la sueur que les femmes essuient à leur front d'un revers de main.

Il y a les enfants petits qui trébuchent et babillent.

Il y a le bonheur de la cuisine et les histoires qu'on raconte, les histoires à rire, les histoires à faire peur.

Enfance enfouie au fond de soi, bonheur secret enveloppé de soie.

Une histoire qu'on ne raconte pas, qu'on ne transmet pas.

Tu n'en diras jamais rien. Tu écouteras les autres tout à fait Blancs évoquer leurs souvenirs de chasse, leurs souvenirs de bals, le souvenir de la plage de sable blanc où l'on se baignait à Lang Côté, le souvenir des promenades dans la forêt de Bac Ma. Bac Ma où toi aussi tu avais un chalet. Tu acquiesceras à ces souvenirs des autres comme s'ils étaient les tiens, dans lesquels tu as fait ta place et qui sont devenus les tiens, les souvenirs du pont de première classe sur le bateau, les souvenirs des concours d'élégance automobile et de l'apéritif au Cercle sportif. L'enfance, au contraire, c'est à toi, rien qu'à toi.



Le drame oublié des métisses des colonies belges

Des femmes enlevées de force au Congo, au Rwanda ou au Burundi demandent

« Dieu a créé les hommes, blancs ou noirs ; c'est le diable qui a créé les métis » :

voilà l'une des choses que Simone et ses quatre camarades ont apprises alors qu'elles étaient de jeunes enfants censées représenter une menace pour la puissance coloniale, la race blanche et la paix sociale. Comme d'autres enfants, elles ont donc été placées d'office dans des congrégations religieuses belges au Congo, afin, disait-on aussi, de leur éviter « un destin de nègres ».

Une main-d'œuvre à bon marché

Les cinq petites filles furent envoyées à Katende, dans le Kasai, parfois à des centaines de kilomètres de leur lieu de naissance. A peine nourries, privées de savon et de papier toilette, sans chaussures et sans couvertures, elles allaient aussi devenir une main-d'œuvre à bon marché pour les religieux chargés de leur évangélisation.

Elles ont ensuite été littéralement abandonnées au moment de l'indépendance du pays, en 1960 : les forces de



l'Organisation des Nations unies sont arrivées dans leur institution mais n'ont évacué que les prêtres et les nonnes belges. Les cinq petites filles sont restées là avec une cinquantaine d'autres, contraintes de se débrouiller dans la brousse pour survivre. Jusqu'à ce que des soldats rebelles arrivent et les violentent. Les métis étaient, aussi, en butte à l'hostilité des Noirs.

Les agents de l'administration coloniale répertoriaient et sélectionnaient les enfants à placer dans des institutions catholiques et à soumettre à la tutelle de l'Etat. Beaucoup se voyaient promettre un billet de

retour après des études en Belgique. Les plus chanceux arrivèrent dans des familles d'accueil, les autres dans des foyers. Et tous furent coupés de leur famille d'origine, voire soumis à un changement de nom.

Depuis plus d'un an, une commission parlementaire est chargée d'évaluer le rôle et l'impact de la Belgique dans ses ex-colonies africaines. Ses

travaux prennent beaucoup de temps et elle ne conclura sans doute rien avant l'année prochaine. L'espoir de ceux que les Belges âgés appellent encore « mulâtres » – terme dérivé de l'espagnol qui évoque le bâtard, animal hybride né d'un cheval et d'une ânesse –, ces enfants de couples mixtes longtemps oubliés

de tous, est que la commission aussi leur rendra symboliquement justice.

Jean-Pierre Stroobants
(Bruxelles, Le Monde)

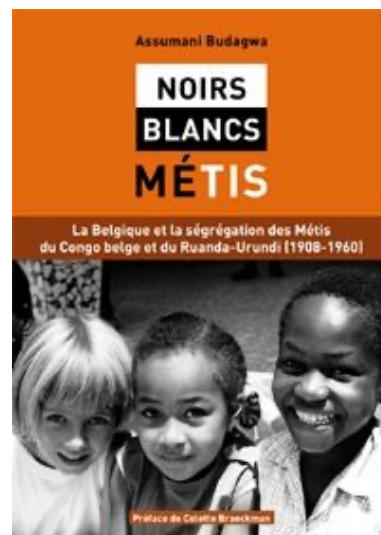
Ces métis étaient considérés comme les enfants du péché suprême, une dégénération de la race blanche.

Ni noirs, ni blancs, les enfants métis durant la colonisation belge



C'est un chapitre de l'Histoire de la colonisation assez méconnu. Celui des enfants métis nés pendant la colonisation. Des enfants nés d'une relation entre un père belge et une mère congolaise, rwandaise ou encore burundaise.

Assumani Budagwa les raconte dans un livre: Noirs, blancs, métis: La Belgique et la ségrégation des Métis du Congo belge et du Ruanda-Urundi (1908-1960).



Des champion.ne.s "sang mêlé"



Eldrick Tont Woods, plus connu sous le nom de **Tiger Woods**, né le **30 décembre 1975** en **Californie**, est un **golfeur américain**. Il est l'un des plus grands golfeurs de tous les temps et l'un des sportifs les plus populaires du début du **xxi^e siècle**. Vainqueur de 15 tournois majeurs, il révolutionne le monde du golf par ses résultats sportifs et en attirant un nouveau public. Les origines de Tiger Woods sont discutées aux **États-Unis**. S'il y est principalement considéré comme un

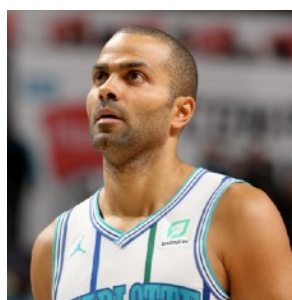
afro-américain, Tiger Woods est tout autant asiatique. En 1994, son père détaille ses origines : « Tiger est vraiment à moitié thaï, un quart chinois, un huitième blanc, un seizième **chaouanon** ou amérindien et un seizième noir »

Trois ans plus tard, Tiger invente le néologisme « Cablinasian » pour définir l'aspect multiracial de son héritage^{9,10,11}. Sa mère l'appelle l'« Enfant Universel ».



Lewis Carl Davidson Hamilton est né le 7 janvier 1985 d'un père originaire de la Grenade et d'une mère anglaise, Lewis Hamilton a été nommé d'après le sprinter américain Carl Lewis. En s'imposant au Grand Prix de Russie, Lewis Hamilton a décroché la 100^e victoire de sa carrière. Déjà recordman, le Britannique est devenu le premier pilote à atteindre les 100 victoires en Formule 1. Hamilton a été crédité de l'avancée mondiale de la

Formule 2021 en attirant un public plus large en dehors du sport, en partie en raison de son style de vie très médiatisé, de son activisme environnemental et social et de ses exploits dans la musique et la mode. Il est devenu un défenseur de premier plan en faveur de l'activisme pour lutter contre le racisme et faire pression pour une diversité accrue dans le sport automobile. Hamilton a été fait chevalier lors des honneurs du Nouvel An



William Anthony Parker II naît le **17 mai 1982** à **Bruges** dans la **province de Flandre-Occidentale**, en **Belgique**. Son père, également appelé Tony Parker, est un joueur de basket-ball **américain** et sa mère, Pamela Firestone, est un mannequin **néerlandais**.

Palmarès NBA

Champion NBA en 2003, 2005, 2007 et 2014.

Champion de la Conférence Ouest en 2003, 2005, 2007, 2013 et 2014. Champion de la Division *Midwest* (Conférence Ouest) en 2002 et 2003. Champion de la Division *Southwest* (Conférence Ouest) en 2005, 2006, 2009, 2011, 2012, 2013, 2014 et 2016

[Trophée du meilleur joueur des Finales NBA 2007.](#)



Serge Blanco, est né le 31 août 1958 à Caracas au Venezuela (d'un père noir vénézuélien, et d'une mère basque). Appelé pendant sa carrière "Le Pelé du rugby" Six victoires en tournoi des cinq nations. Deux Grands Chelems en 1981 et en 1987. Il a été élu Meilleur joueur français en 1982, 1983, 1989, 1990, 1991 et 1992.



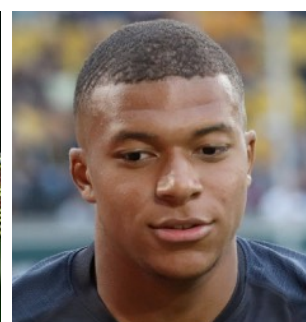
Révélation en 2021 :

1^{er} titre en **Grand Chelem**

Née en 2002 à Toronto d'une mère Chinoise et d'un père Roumain, **Emma Raducanu** arrive dès ses 2 ans en Grande-Bretagne. Lors de l'**US Open 2021**, alors qu'elle est classée 150^e joueuse mondiale, elle gagne ses trois matchs de qualification puis ses 7 matchs du tableau principal sans perdre le moindre set, remportant ainsi le titre.



Naomi Osaka, est de mère Japonaise et de père Haïtien. Accusée de déshonorer sa famille par sa relation avec un homme noir, sa mère s'est exilée aux USA. Naomi Osaka a fait la une des journaux après ses récentes victoires à l'**US Open 2020** et à l'**Open d'Australie 2021**. Avec sa récente victoire à Melbourne, elle s'est également hissée à la deuxième place du classement WTA.



Kylian Mbappé est un footballeur français qui évolue au poste d'attaquant au PSG et dans l'Equipe de France. C'est d'ailleurs avec le maillot bleu qu'il a remporté la coupe du monde 2018 en Russie : deuxième victoire de la France après le Mondial 1998. Son père est d'origine camerounaise et sa mère d'origine algérienne

Des métis dans le meilleur des mondes

Hélas ! Même dans le meilleur des mondes il y a toujours des métis ! Dans celui d'Huxley, deux métis troublaient l'ordre établi, semant la révolte. Le premier, Bernard est un Alpha paria, de la taille d'un Gamma, bien plus petit que ceux de sa caste donc, et qui, étrangement, déteste le soma, préférant pouvoir être triste, pouvoir ressentir sa mélancolie. Des gouttes d'alcool auraient été versées par erreur dans l'éprouvette de son « pseudo-sang » alors qu'il était encore embryon Alpha. Comme le traitement par alcool entraine dans le processus de formation d'embryons inférieurs Gamma, Delta ou Epsilon, le métissage eut lieu sans que l'État puisse mettre Bernard, le métis, ailleurs que dans les Alphas. Le deuxième métis perturbateur fut John. C'est un humain qui vit dans l'une des « réserves » que l'État mondial a aménagées pour ceux qui refusent d'être intégrés dans le meilleur des mondes. De manière exceptionnelle, certains privilégiés peuvent séjourner, très

brièvement, chez les « sauvages ». Un visiteur, très haut dignitaire de l'État mondial, tomba amoureux de Linda qui enfanta le métis John. La tribu de sauvages refuse de donner l'initiation religieuse (identitaire) à John, élevé et éduqué par sa mère.

Les deux métis se rencontrèrent. Bernard l'Alpha vint un jour chez les sauvages, accompagné de son amie Lenina, une très belle Bêta. John tomba amoureux de Lenina et voulut connaître son pays, l'État mondial, qui est aussi le pays de son « père inconnu ». Il s'y sentit mal dans sa peau, refusa le soma, enleva même les rations destinées aux Delta, lesquels, en manque, se révoltèrent non pas contre l'État mondial, mais contre John qu'ils poursuivaient sans relâche. John finit par se pendre, sous le regard « somatique » de Lenina, tandis que Bernard, le métis Alpha fut exilé dans une île paradisiaque, havre de regroupements pour hérétiques.

La fin du métissage ?

Certes l'État mondial est bien plus homogène, bien plus ordonné, plus globalisant, voire plus totalitaire que les empires coloniaux. Certes, les colonies n'étaient pas, à strictement parler des « réserves de sauvages », mais je trouve intéressant de les relier « par le sang », si on peut dire. Là où le sang existe, le métissage existe et il est source de troubles. C'est vrai pour le pseudo-sang des bébés du meilleur des mondes. Le métissage disparaîtra quand il n'aura plus de sang, quand se réalisera le rêve fou des transhumanistes d'une vie éternelle, mais « virtuelle », sans le corps parcouru de vaisseaux sanguins, corps périssable, corruptible à court terme. Il n'y aura plus aucun humain, mais d'autres « vivants ». Le métissage disparaîtra avec l'humanité.

Imre Szabo

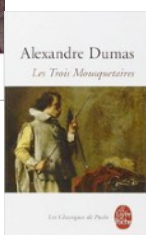
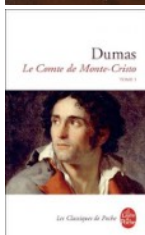
Extraits de « Mémoires d'entre-deux-mondes », tome 2 (à paraître)

Alexandre Dumas

Son père, qui fit une brillante carrière dans les armes, meurt l'année de ses trois ans. Sa grand-mère étant noire, il est quarteron et doit souvent affronter des sarcasmes racistes.

Par la magie de ce conteur sans égal et le truchement de leur feuilleton, les plus humbles lecteurs de la Presse ou du Siècle pénètrent dans l'intimité des héros des Trois Mousquetaires (1844). Avec eux, ils assistent aux grands événements de l'histoire. « En direct », pourrait-on dire. La vie déborde. Chevauchées, franchises beuveries, amitié indissoluble, panache des rapports avec les femmes, tout cela va droit au cœur des foules et part à la conquête du monde, fixant à tout jamais dans l'esprit des gens le chevaleresque à la française. Pas de profondeur psychologique, une morale peu intransigente, mais le mouvement (dont parle Sainte-Beuve), de grands mythes comme celui du justicier dans le seul roman, le Comte de Monte-Cristo (1844-1845), qui ne soit pas historique, quoiqu'il en garde l'esprit, font à Dumas un succès aussi énorme que sa production. Dans Vingt Ans après (1845), la Reine Margot (1845), le Chevalier de Maison-Rouge (1845), le Vicomte de Bragelonne (1848-1850) ou Ange Pitou (1852), le miracle de la vie est tel que le roman de Dumas est passé au rang de classique. À l'égal d'un Robinson Crusoé.

Les cendres d'Alexandre Dumas ont été transférées au Panthéon (2002).



Jason et Jeanne, une séparation de 48 ans

Jason est né en 1973. Sa mère Jeanne se trouvant dans une situation très difficile le confia à un orphelinat tenu par des religieuses en attendant des jours meilleurs. En 1975, Jeanne retourne à l'orphelinat pour reprendre son fils. Hélas Jason n'y est plus. Il a été envoyé aux Etats-Unis dans l'opération appelé Babylift.

Cette opération, commandée par le président Gérald Ford consistait à envoyer des jeunes enfants et des bébés métis placés dans divers orphelinats dans le but de les faire adopter par des familles américaines ou françaises. Malheureusement le premier avion eut des ennuis techniques et a dû atterrir en catastrophe: 78 enfants et 46 militaires périrent. Jason était-il dans cet avion ? En tout cas il était perdu pour elle, elle pensait ne plus jamais le revoir.



Beaucoup plus tard, c'est-à-dire quarante années plus tard, Jason, qui n'était pas dans le premier avion, se met à rechercher sa mère. Il était arrivé aux Etats-Unis où il a été adopté par une famille. Pour Jeanne, il était définitivement perdu. Grâce au test ADN et aussi à une photo de sa mère qui avait été placée dans ses affaires, il a pu remonter jusqu'à un cousin habitant New York qui l'a mis en contact avec

sa mère. Covid oblige, la première rencontre s'est faite par l'intermédiaire d'internet. La grande difficulté, certainement prévisible, c'est que la mère et le fils ne parlent pas la même langue: ils avaient besoin d'un interprète pour se parler. Malgré toutes ces difficultés (distanciation, barrière de la langue, longue séparation) la rencontre fut très émouvante et en même temps très éprouvante: il s'agit maintenant de faire connaissance, de recoller deux morceaux de vie. Ils attendent maintenant l'ouverture des frontières pour, enfin se retrouver réellement, se voir, se toucher. Cette vraie rencontre est prévue pour le 14 décembre 2021. Elle se fera aux Etats-Unis si tout va bien. Cela permettrait de clore la période de 48 ans de séparation et d'incertitude.



Opération Babylift

“ Aux États-Unis, elle est considérée par certains comme une bataille humanitaire gagnée dans la guerre du Viêtnam perdue sur les plans militaire et politique, peut-être un des rares épisodes du conflit et de l'engagement américain à valoriser. D'autres y voient la pire manière possible que les Américains avaient de finir la guerre du Viêtnam : une caricature grossière de leur impérialisme, s'imposant à des enfants innocents. Opération américano-américaine, le Babylift a néanmoins amené en France des enfants, qui ont été adoptés et sont aujourd'hui des adultes d'une quarantaine d'années qui peuvent difficilement accéder à leur histoire. “

Extrait d'un article de Yves Denéchère sur l'opération Babylift

**Không có gì bằng cơm với cá
Không có gì bằng má với cơm**

**Rien n'égale un repas avec du poisson
Rien n'égale une mère avec du riz**

Cơm = riz = repas, nourriture



Kim Thúy

Née à Saigon en 1968, Kim Thúy a quitté le Vietnam avec les boat people à l'âge de dix ans et s'est installée avec sa famille au Québec. Diplômée en traduction et en droit, l'auteure a travaillé comme couturière, interprète, avocate, propriétaire de restaurant et chroniqueuse culinaire pour la radio et la télévision. Elle vit à Montréal et se consacre à l'écriture.

La vérité de cette histoire est morcelée, incomplète, inachevée dans le temps et dans l'espace.

"Un déchirant requiem pour toutes les vies que cette guerre a brisées."
L'Humanité

«Son récit kaléidoscopique jongle avec les époques, les douleurs et les joies vietnamiennes.»
Libération

« **Alexandre et Mai** On avait donné à Mai la mission de s'infiltrer dans la plantation d'Alexandre. Elle était heureuse de pouvoir sauver quelques arbres chaque jour; elle leur faisait une incision trop profonde, empêchant ainsi la sève de couler à nouveau, de saigner à nouveau pour le compte du patron. Elle se levait tous les matins à quatre heures pour manifester son amour patriotique en détruisant le patron Alexandre, en infligeant à sa propriété une mort à petit feu: un arbre à la fois, une incision à la fois, à la manière des empereurs chinois. *Death by a thousand cuts.* Son amour pour Alexandria mis fin à sa mission.

Alexandre avait trainé Mai par les cheveux jusqu'à sa chambre. Il lui avait ordonné d'effectuer les gestes habituels de ses con gais. Non seulement Mai avait refusé, mais elle avait bondi sur lui, sa hachette à la main, prête à lui trancher la gorge à quarante-cinq degrés par rapport A la verticale.

Mai avait l'intention de tuer Alexandre ou, à tout le moins, de le chasser du territoire, puis du pays. Alexandre était un vieux loup, endurci par la richesse du latex, par les piqures de fourmis

rouges et par les brises chaudes brûlant sa peau de Gaulois.

Elle avait attendu ce moment depuis son arrivée à la plantation. Animée du desir de tuer, de venger son peuple, elle s'était précipitée dans les yeux d'Alexandre, deux boules de jade. Mai avait été déstabilisée par le calme de son regard, son élan incendiaire avait été aussitôt stoppé par l'impression soudaine de retourner à sa ville natale, au vert calme et dense de la baie de Ha Long. Quant à Alexandre, dans sa fatigue profonde de n'être aimé de personne, il s'était abandonné, espérant un long repos, une fin au combat centenaire qui se perpétuait sur cette terre étrangère devenue sienne par la force des choses.

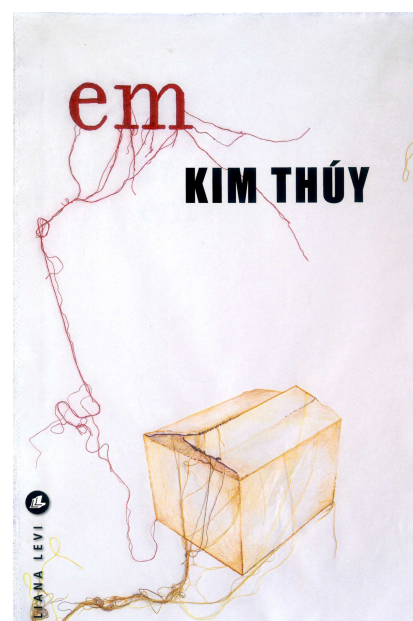
Si des chercheurs avaient eu vent de l'histoire d'amour entre Mai et Alexandre, peut-être que le syndrome de Stockholm aurait été appelé le syndrome de Tay Ninh, Ben Cui, Xa Gain... Mai, adolescente déterminée, habitée par la mission dont elle avait été investie, n'avait pas su se méfier de l'amour et de ses absurdités. Elle ne savait pas que les élans du cœur peuvent aveugler plus que ne le ferait le soleil de midi, sans préavis ni logique.

L'amour, comme la mort, n'a

pas besoin de frapper deux fois pour se faire entendre.

Ce coup de foudre devenu amour entre Mai et Alexandre allait fragmenter dans le temps leur entourage. Les rêveurs idéalistes et romantiques aimeraient y voir la possibilité d'un monde meilleur, fusionnel, implexe. Les réalistes et les engagés en condamneraient l'insouciance, voire l'imprudence qu'il y a à brouiller les limites en inversant les rôles.

Dans ce lieu de proximité et de rivalité, la naissance de Tam, l'enfant du maître et de son ouvrière, de deux ennemis, avait pourtant quelque chose de banalement quotidien. »



“Un petit garçon encore né sans nom. La marchande de manioc, de patates douces orange, bleues et blanches lui a offert un morceau de plastique transparent pour le protéger de la pluie. Elle le nomme *my den*, soit .Etats-Unis / Américain noir Le coiffeur qui accroche son miroir au clou rouille sur l'arbre chaque matin depuis des décennies préfère l'appeler *con lai*, enfant métisse », et parfois simplement *den*. La dame qui doit attacher des branches additionnelles à son balai pour nettoyer le trottoir toutes les nuits a allaité Louis en même temps que son bébé elle, qui a presque le même teint de peau. Cette mère nourricière ne lui a pas donné de nom, car elle est née muette ; ou peut-être l'est-elle devenue après avoir fait la morte pour survivre à une visite de routine dans son village; ou peut-être a-t-elle perdu la parole à la naissance de son fils, dont la couleur du corps était celle de sa mère et de ses cousins calcinés. Personne ne le sait, car personne ne le lui a demandé. C'est juste ainsi dans ce coin du monde, sur ce coin de trottoir. Un après-midi, sur ce même trottoir, une jeune femme sortant d'un bar a laissé la porte entrouverte le temps d'un long baiser d'adieu avec son soldat américain, qui en est peut-être à sa première amoureuse, du haut

de ses dix-neuf ou vingt ans. Depuis l'intérieur, la musique inonde l'espace jusqu'à la rue, où stationne le cyclopousseur du quartier. Ce chauffeur ne connaît pas tous les soldats qui fréquentent ce bar, mais il peut prédire les conséquences de chacun de ces baisers langoureux. Il a transporté bien des fois plusieurs de ces jeunes filles chez ces femmes plus âgées qui savent effacer la trace des amours éphémères. Parfois, ce sont les jeunes filles elles-mêmes qui doivent disparaître de la piste de danse et du bar le temps de mettre au monde l'enfant.

Louis n'a pas été le premier bébé à apparaître au pied des tamariniers, comme un fruit mûr tombé de l'arbre ou une plantule poussée du sol. Alors personne ne s'était étonné. Quelques-uns s'occupent de lui, lui offrant une boîte en carton, de l'eau de riz, un vêtement. Dans la rue, les plus vieux adoptent les plus jeunes au hasard des jours, faisant des familles volantes.

Il fallait bien attendre que la personnalité de l'enfant se dessine avant qu'on lui trouve un prénom. Parfois, les enfants sont identifiés par un surnom : *con què* (‘ fille jambe handicapée ») ou *tăng thọ* (« garçon cicatrice »).

Dans le cas de Louis, c'est à cause de la voix de **Louis**

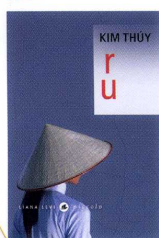


Armstrong qui s'échappait souvent de la porte entrouverte du bar au réveil de la sieste du midi.

Le cyclopousseur était heureux d'avoir eu cette idée éclair, d'avoir ainsi établi le lien entre la peau noire d'Armstrong et celle de Louis. Peut-être voulait-il par là inciter Louis à imaginer la douceur des *clouds of white* malgré la chaleur du béton sous ses fesses, à sentir le parfum des *red roses* sans sa propre odeur d'urine, et à visualiser *the colors of the rainbow* quand les moustiques chantent trop fort autour de sa tête, quand il est chassé à coups de balai en même temps que les détritiques, quand il salive devant des gens qui aspirent bruyamment leurs vermicelles bouillants pour les refroidir juste assez, juste un peu... Au rythme de la musique de *ce wonderful world*.”

DU MÊME AUTEUR

RU



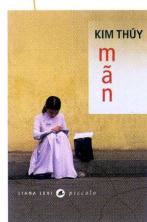
Une femme voyage à travers le désordre des souvenirs – Grand Prix RTL-Lire 2010

« Sobre et pudique. » Lire

« Un ton toujours juste et délicat. Un livre sur la joie d'être au monde. »

Le Point

MÂN



Orient-Occident. Saïgon-Montréal. Un subtil balancement entre passé et présent.

« Kim Thúy signe un savoureux roman d'initiation au métissage par le biais de la nourriture, de la langue et des relations amoureuses. »

RTL

« Des pages sensuelles et légères où l'héroïne transforme les ingrédients en instruments de séduction. » La Croix

VI



Le destin d'un prince comblé que l'histoire va déchoir de son royaume.

« Un roman aussi bouleversant qu'énergisant, qui rend magnifiquement hommage à la force discrète des femmes. » ELLE

« Que de délicatesse dans cette fresque familiale. » L'Alsace

Agent "orange, vert, rose, ..."

L'arc-en-ciel illustre l'espoir, la joie, la perfection. Or on a utilisé le mot *rainbow* pour designer les herbicides qui ont été déversés sur le Vietnam, ces substances qui ont cause le cancer de Tam, qui avait vu, enfant, tomber les feuilles des arbres de la plantation comme si l'automne s'était faufilé entre la saison chaude et les moussons. Imaginez-vous qu'il y eut :

- **20000 vols effectués;**
- **20 000 000 de gallons de défoliants et d'herbicides, soit plus de 80 000 000 de litres répandus comme un orage ;**
- **20 000 kilomètres carrés contaminés, c'est-à-dire au-delà de la ligne d'horizon, au-delà du pied de M. Ciel**
- **24 % du territoire vietnamien aspergé de ces couleurs de l'arc-en-ciel ;**
- **3 000 000 d'humains empoisonnés et au moins 9 000 000 de proches qui en pleurent ;**
- **1 000 000 de malformations congénitales confirmant le génie humain.**

L'opération *Ranch Hand*, qui s'est étendue de 1961 à 1971, avait pour but de faire dépérir les feuillages et exposer l'ennemi. Par la suite, des produits plus puissants encore se sont infiltrés dans la terre et ont brillé les racines. Les plus efficaces asséchaient le sol, empêchant les graines de repousser. On aurait pu croire que la vie avait été éradiquée.

Or les humains ont résisté et survécu, en acceptant la présence de ces poisons qui font maintenant partie d'eux.

Les dioxines perdurent aujourd'hui, quatre générations plus tard. Les produits toxiques ont contaminé les gènes, se sont tissés avec les chromosomes, se sont insérés dans les cellules. Ils les ont formées et déformées à leur image, l'image de l'homme tout-puissant.

Contrairement à ce que laissait entendre son nom, l'agent orange en tant que défoliant était plutôt rose ou brunâtre.



L'enfant qui observait les avions voler côte à côte pour asperger le sol de cet herbicide aurait pu croire qu'il assistait à un spectacle aérien. En quatre minutes, un C-123 déversait son stock, trois mètres cubes d'agent orange par kilomètre carré, sur seize kilomètres carrés de forêt. Même si les avions étaient escortés par un hélicoptère muni d'une mitrailleuse et par un avion de chasse, l'opération restait tout de même dangereuse parce que les arbres ne mouraient qu'au

bout de deux ou trois semaines. Au sol, l'ennemi camouflé attendait, les armes pointées vers le ciel, prêt à mourir sur-le-champ ou bien quinze, vingt ans plus tard, d'un cancer du foie, d'une maladie cardiaque, d'un mélanome...

L'enfant, témoin du ballet assourdissant des avions, n'aurait pas pu établir le lien entre la trainée de brume et les feuilles tombant au gré du vent comme dans les chansons d'amour. Il aurait pu croire que la forêt tropicale, qui n'avait connu que l'alternance des saisons

sèches et des saisons humides, avait été miraculeusement visitée par l'automne, la saison des douces mélancolies, la saison de l'Occident rêve. Malgré son efficacité, l'agent orange n'est pas parvenu à empêcher le riz de repousser. Il avait été précédé par d'autres agents: le vert, le rose et le pourpre. Après lui, des chimistes ont inventé le blanc et le bleu. Chaque variété était indiquée par une bande de couleur peinte directement sur le fût. Chaque couleur avait la

Agents "arc-en-ciel"

fonction de défolier, débroussailler ou déraciner. Ensemble, ils constituaient les *Rainbow Herbicides* de l'opération *Ranch Hand*. Leur mission première était de détruire l'abondance de la forêt tropicale, puis d'affamer l'ennemi en éliminant les récoltes. La plupart des arbres étaient tués dès le premier contact. Les plus entêtés abandonnaient après la deuxième ou la troisième exposition. Or le riz résistait. Peu importait la couleur de l'agent, il était presque impossible de le brûler. Même les grenades et les tirs de mortier dans les rizières ne réussissaient pas à le faire disparaître complètement. Les grains repoussaient, ils continuaient à nourrir autant les soldats de la résistance que les fermiers qui se trouvaient au mauvais endroit

au mauvais moment de l'histoire. Il a fallu qu'on invente l'agent bleu pour parvenir à assécher le sol, privant ainsi le riz de sa principale source de vie, l'eau. L'agent bleu a triomphé du riz. L'opération *Ranch Hand* aurait été célébrée en tant que stratégie militaire s'il n'y avait pas eu tous ces soldats américains qui avaient également été touchés par les herbicides. La force gravitationnelle devait tirer les gouttes vers le bas, vers l'ennemi.

Mais les vents sont intervenus et les arroseurs ont eux aussi été arrosés.

Les enfants qui ont eu la chance de vieillir ont vu en dix ans ces quatre-vingts millions de litres d'herbicides aux couleurs de l'arc-en-ciel faire la pluie au milieu du beau temps.

Aujourd'hui, quarante-cinq ans plus tard, les innombrables malformations congénitales extrêmes des enfants confirment la puissance des humains à faire muter les gènes, à transformer la nature, à se hisser au rang des dieux. Nous possédons le pouvoir de créer un visage à moitié fondu, de faire pousser un deuxième crâne plus gros que le premier, de sortir les yeux de ses orbites, de vider l'âme de son souffle en déversant des réservoirs de liquide du rose des fleurs, du blanc de l'insouciance, du pourpre des purple hearts, de vert des feuilles sous la pluie des moussons et du bleu du ciel infini.

Kim Thúy
Extrait de "Em"

IT WASN'T JUST AGENT ORANGE:

The Rainbow Herbicides of the Vietnam War Era

					
AGENT GREEN 2,4,5-T	AGENT PINK 2,4,5-T	AGENT PURPLE 2,4-D; 2,4,5-T	AGENT BLUE Cacodylic Acid	AGENT WHITE 2,4-D; Picloram	AGENT ORANGE 2,4-D; 2,4,5-T
USED: 1962 PURPOSE: Defoliation of Jungle Vegetation IN VIETNAM: 365 drums (20,056 gallons)	USED: 1961-1963 PURPOSE: Defoliation of Jungle Vegetation IN VIETNAM: 1,315 drums (72,256 gallons)	USED: 1962-1965 PURPOSE: Defoliation of Jungle Vegetation IN VIETNAM: 12,475 drums (685,474 gallons)	USED: 1966-1972 PURPOSE: Crop Destruction IN VIETNAM: 29,330 drums (1,611,619 gallons)	USED: 1966-1972 PURPOSE: Defoliation of Jungle Vegetation IN VIETNAM: 104,800 drums (5,758,528 gallons)	USED: 1965-1970 PURPOSE: Defoliation of Jungle Vegetation IN VIETNAM: 208,330 drums (11,447,272 gallons)



WWW.VVA.ORG || 1-800-VVA-1316



Il y a une étrange équation dans le premier roman autobiographique d'Ocean Vuong.

« Pas de bombes = pas de famille = pas de moi. »

La formule résume bien les origines complexes de ce jeune poète vietnamo-américain qui se voit comme un produit de la guerre du Vietnam. Une guerre qu'il n'a ni faite ni vécue – il est né en 1988 – mais qui ne cesse de le miner malgré la distance et le temps.

Ocean Vuong, le narrateur, Little Dog, naît à Saïgon à la fin des années 1980. A l'âge de 2 ans, il arrive dans le Connecticut grâce à l'Amerasian Act, une loi qui permet aux « sang-mêlé » de père américain d'émigrer aux Etats-Unis.

Ce premier roman, écrit dans une langue d'une beauté grandiose, explore avec une urgence et une grâce stupéfiantes questions de race, de classe et de masculinité. Ocean Vuong signe une plongée dans les eaux troubles de la violence, du déracinement et de l'addiction, que la tendresse et la compassion viennent toujours adroitement contrebalancer.

Un livre d'une justesse bouleversante sur la capacité des mots à panser les plaies ouvertes depuis des générations.



Hồng (mẹ)

« Chère Maman

J'écris pour me rapprocher de toi - même si chaque mot sur la page m'éloigne davantage de là où tu es...

... La fois où j'avais cinq ou six ans et où, pour faire une blague, je t'ai sauté dessus de derrière la porte du couloir, en criant "boum". Tu as hurlé, le visage ravagé, et puis tu as éclaté en sanglots et agrippé ta poitrine en t'appuyant contre la porte, le souffle coupé... Je ne savais pas que la guerre était toujours en toi, ni même qu'il en avait eu une, de guerre, et une fois que ça pénètre en vous ça ne vous quitte jamais - mais ne fait que résonner, un écho qui dessine le visage de votre propre fils. Boum...

...tu te souviens de ça? Tu lui donnais une nouvelle chances lui, mon père, malgré ton nez encore de travers à cause des innombrables revers qu'il t'avait asséné. J'avais six ans...

La première fois que tu m'as frappé, je devais avoir quatre ans. Une main, un éclair, une minutée vérité. Ma bouche embrasée sous tes doigts...

...La fois avec le bidon de lait. Le récipient qui explose sur l'os de

mon épaule, et puis la pluie blanche et drue sur le carrelage de la cuisine...

... La fois où tu m'as jeté la boîte de Lego à la tête. Le sang en pointillé sur le parquet...

La fois avec tes poings, hurlant dans le parking, tes tes cheveux ciselés en rouge par le soleil de la fin d'après-midi. Mes qui protégeaient ma tête tandis que tes doigts repliés s'abattaient autour de moi...

La où à treize ans, j'ai fini par dire stop. Ta main en l'air, ma pommette brûlante du premier coup. "Stop Maman. Arrête de faire ça. S'il te plaît." Je t'ai toisé fixement, comme j'avais alors appris à regarder dans les yeux les brutes qui s'en prenaient à moi. Tu t'es détournée et, sans rien dire tu as enfilé ton manteau en laine marron et tu es partie faire des courses...

J'ai lu que les parents qui souffrent du syndrome de stress post-traumatisme sont plus susceptibles de frapper leurs enfants. Peut-être y a-t-il une origine monstrueuse à cela, en fin de compte. Peut-être que lever la main sur son enfant, c'est le préparer à la guerre. ... »

Little Dog

« J'ai et j'ai eu beaucoup de noms. Little Dog, c'est celui que Lan me donnait. Pour quelle raison une femme qui avait choisi des noms de fleurs pour elle et pour sa fille traitait-elle son petit-fils de chien ? C'était une femme qui veillait sur les siens, voilà tout. Comme tu le sais, au village où Lan avait grandi, on nomme les enfants — souvent les plus petits ou les plus faibles du cheptel, comme moi — d'après ce qu'il existe de plus méprisable : démon, enfant fantôme, groin de cochon, fils de singe, crâne de buffle, bâtard... petit chien étant la version la plus tendre. Car lorsque les esprits malins qui rodent en quête d'enfants beaux et sains entendent appeler à table une créature affreuse, hideuse, ils passent leur chemin, et épargnent l'enfant. Aimer une chose, c'est donc lui donner le nom d'une autre qui vaut si peu qu'elle aura des chances de rester intacte — et en vie. Un nom, aussi léger que l'air, peut aussi être un bouclier. Un bouclier Little Dog »



Lan (bả ngoại)

... « Avec Lan, l'une de mes missions était de prendre une pince à épiler pour arracher, un par un, les cheveux gris de son crâne. « La neige dans mes cheveux, expliquait-elle, ça me gratte la tête. Tu veux bien m'enlever mes cheveux qui grattent, Little Dog? Je sens que la neige est en train de prendre racine. » Elle glissait une pince entre mes doigts : Aujourd'hui tu rajeunis Grand-mère, d'accord? disait-elle tout doucement, avec un grand sourire.

Pour ce travail, j'étais payé en histoires. Après avoir positionné sa tête à la lumière de la fenêtre, je m'agenouillais sur un coussin derrière elle, pince à la main. Elle se mettait à parler, sa voix chutait d'une octave, emportée au plus profond d'un récit. La plupart du temps, comme à son habitude, elle radotait, les récits se succédaient en boucle. Ils jaillissaient en tourbillons de son esprit, pour mieux revenir la semaine suivante, introduits de la même façon : <4 Et maintenant celle-là, Little Dog, celle-là elle va vraiment t'en boucher un coin. T'es prêt? Est-ce que ça t'intéresse au moins ce que je raconte ? Bien. Parce que je ne mens jamais. » Une histoire familière suivait, ponctuée des mêmes pauses et inflexions dramatiques dans les moments de suspense ou les

tournants décisifs. Je bougeais silencieusement les lèvres, comme si je regardais un film pour la énième fois — un film créé par les mots de Lan et mimé par mon imagination. Ainsi, on collaborait tous les deux. Tandis que je maniais la pince, les murs blancs autour de nous se couvraient de paysages fantastiques, ou plutôt s'ouvraient sur eux, le plâtre se désintégrant pour révéler le passé qui se trouvait derrière. Des scènes de la guerre, des mythes au sujet de singes à l'apparence humaine ou d'antiques chasseurs de fantômes des collines de Dalat, qu'on payait en cruches d'alcool de riz et qui allaient de village en village, avec des bandes de chiens sauvages et des sorts inscrits sur des feuilles de palme pour chasser les esprits malins.

Mais il y avait aussi des histoires personnelles. Comme la fois où elle m'a raconté comment tu étais née, de ce militaire américain blanc en poste sur un destroyer de la marine dans la baie de Cam Ranh. Comment Lan l'avait rencontré, vêtue de son ao dài violet, dont les pans ondulaient derrière elle sous les lumières du bar, au rythme de ses pas. Comment, à l'époque, elle avait déjà quitté son premier époux, après un mariage arrangé.

Comment, jeune femme dans une ville en guerre pour la première fois sans famille, c'étaient son corps, sa robe violette, qui la maintenaient en vie. Pendant qu'elle parlait, ma main a ralenti puis s'est figée. J'étais fasciné par le film projeté sur les murs de l'appartement. Je m'étais oublié dans son histoire, je m'étais égaré, volontairement, jusqu'au moment où, derrière son dos, elle m'a donné une tape sur la cuisse. « He, t'as pas intérêt à t'endormir ! » Mais je ne dormais pas. J'étais à ses côtés alors que sa robe violette dansait dans le bar enfumé, et que les verres tintaient dans l'odeur d'huile de moteur et de cigares, de vodka et de poudre qu'exhalaient les uniformes des soldats.

“Aide-moi, Little Dog.” Elle a plaqué mes mains sur sa poitrine. “Aide-moi à rester jeune, chasse cette neige de ma vie... chasse tout ça de ma vie.” J'ai appris peu à peu, ces après-midi-là, que la folie mène parfois à la découverte, que l'esprit, fracturé et court-circuité, ne se trompe pas totalement. Nos voix remplissaient la pièce encore et encore tandis que la neige tombait de sa tête, le plancher autour de mes genoux blanchissant à mesure que le passé se déployait autour de nous. » ...



Et puis, comme elle respirait, en dessous de nous la mer s'est enflée. Si tu dois savoir quelque chose, sache que le plus difficile est de vivre une seule fois. Qu'une femme sur un bateau qui coule devient une bouée vivante, peu importe la douceur de sa peau. Pendant mon sommeil, il a brûlé son dernier violon pour garder mes pieds au chaud. Il s'est étendu à mes côtés et, sur ma nuque, a déposé un mot, qui a fondu en perle de whisky. De la rouille dorée dans mon dos. Des mois entiers que nous étions en mer. Du sel plein nos phrases. Nous étions en mer depuis longtemps, mais les abords du monde n'étaient nulle partez vue. ... Haibun de l'émigrante (poème)

« phở »

Aucun Vietnamien vivant au Vietnam ne prépare un bouillon de phở à la maison. Or tout Vietnamien vivant à l'extérieur du Vietnam a préparé ou mangé un phở maison au moins une fois. Car les Vietnamiens expatriés ne peuvent pas sortir de chez eux et aller au kiosque à phở au coin de la rue. A Saigon, il y a probablement autant de vendeurs de phở que de ruelles. Chaque comptoir se distingue par l'équilibre particulier de sa recette, par les proportions de la vingtaine d'ingrédients:

cannelle, muscade, grains de coriandre, anis étoilé, clous de girofle, gingembre, queue de bœuf, flanc de bœuf, os de bœuf, os de poulet, bavette de bœuf, tendon de bœuf, sauce de poisson, échalote, oignon émincé, coriandre, coriandre dentelé, basilic thaïlandais, fèves germées, vermicelles de riz, poivre, piment frais, sauce de piment



Il est impossible de reproduire à la maison ces bouillons cuits dans des chaudrons qui, depuis deux ou trois décennies, servent et mêlent, lieu d'intimité pour échanges lents, les arômes timides et les parfums plus imposants. Si les scientifiques étudiaient ces chaudrons de près, ils y verraient la trace des papilles de leurs propriétaires. La

cannelle se dégagerait en premier du chaudron de la dame de la rue Hạ Hối, alors que celui de sa voisine se distinguerait par l'odeur brûlée du gingembre grillé. Les variantes sont au nombre d'au moins vingt quatre à la puissance vingt-quatre. Chacun à sa place préférée : les amis se partagent des adresses, les amoureux s'attachent au premier bol qu'ils ont mangé ensemble, les écoliers choisissent selon la taille et la quantité, les familles retournent de génération en génération au même endroit par nostalgie...

Kim Thúy
Extrait de "Em"



“Piments vicioux” (ớt hiểm)



Mais avant le départ de sa mère, elle avait eu le temps d'apprendre à extraire le lait de la noix de coco en pressant dans ses paumes les boules de chair émiettée imbibée d'eau chaude.

Les mères enseignaient à leurs filles à cuisiner à voix basse, en chuchotant, à fin d'éviter le vol des recettes par les voisines, qui pourraient séduire leurs maris avec les même plats. Les traditions culinaires se transmettaient en secret, tel des tours de magie entre maître et apprenti, un geste à la fois, selon le rythme du quotidien. Dans l'ordre naturel, les filles apprennent donc à mesurer la quantité d'eau pour le riz avec la première

phalange de l'index, à tailler les “piments vicioux” (ớt hiểm) avec la pointe du couteau pour les transformer en fleurs inoffensives, à éplucher les mangues de la base à la pointe pour ne pas contredire le sens des fibres.

Kim Thúy
Extrait de “Mãn”

La cigale et la fourmi

Jean de La Fontaine traduit par Nguyễn Văn Vĩnh

LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau,
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôû, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.
— Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant. »

CON VE VỚI CON KIẾN

Ve sầu kêu ve ve
Suốt mùa hè,
Đến kì gió bắc thổi,
Nguồn cơn thực bối rối.
Một miếng cũng chẳng còn,
Ruồi bọ không một con.
Vác miệng chịu khúm núm,
Sang chị kiến hàng xóm,
Xin cùng chị cho vay
Răm ba hạt qua ngày,
Từ nay sang tháng hạ.
« Tôi lại xin đem giả
Trước thu, thề Đất Giời,
Xin đủ cả vốn lời. »
Tính kiến ghét vay cậy :
Trăm thói này vì
« Năng ráo chú làm gì ?
Kiến hỏi ve như vậy.
Ve rằng : luôn đêm ngày
Tôi hát, thiệt gì bác.
Kiên rằng : Xưa chú hát !
Nay thử múa xem đây. »



Cette fable de La Fontaine (1621-1695) est l'une des très rares que nous sommes parvenu à traduire en annamite, vers par vers, presque mot par mot, tout en donnant à la traduction une tournure très annamite, un genre qui n'est pas étranger à la poésie sino-annamite. Nous avons essayé de rendre le rythme du vers français en suivant dans notre traduction la mesure des vers et la disposition des rimes adoptées dans l'original, les masculines correspondant aux rimes « Binh » annamites et les féminines aux « Trắc ».

Nguyễn Văn Vĩnh
(1888-1932)

Rencontre estivale 7 et 8 Septembre 2021



Mardi 7 septembre... Enfin, nous voilà tous (presque) au rendez-vous à la terrasse devant la piscine du domaine de Montcalm. Il était bientôt midi, le pique-nique s'organise. La joie illumine nos visages, nous agissons comme si nous ne sommes plus revus depuis une éternité, les regards scrutent l'espace à la recherche du copain, de l'ami ou simplement d'une nouvelle connaissance avec qui nous partageons notre histoire, celle qui nous lie et qui devient avec l'âge le principal carburant qui nous aide à vivre notre Amitié.

La météo était au rendez-vous, pas un seul nuage dans le ciel d'un bleu azuréen, tous les ingrédients étaient réunis pour annoncer une rencontre inoubliable ! Jhō et José, arrivés de la veille et fidèles à leurs habitudes préparaient leurs instruments de musique sous le préau pour nous distraire pendant que nous vaquions à notre pique-nique. Peu après, quelques personnes présentes n'ayant pas effectué de réservation m'avaient procuré quelques sueurs froides, les réservations officielles prises en compte étaient de 99 personnes et nous en étions arrivés ce matin à 104 ! Le malaise du traiteur n'était pas feint lorsque je le lui avais annoncé... Décidément nous avons rencontré pas mal de soucis concernant cet « épisode traiteur », déjà nous avons dû le

décommander en 2020 à cause du Covid, ensuite pour cette année nous nous sommes convenus avec son accord de faire un point vers le 15 août 2021 afin de lui communiquer le nombre de convives et aussi de programmer des consignes de table etc... Je l'appelais donc le 17 août et lui laissais un message car ce dernier étant absent. Il me rappelait Le lendemain et me demandait si j'avais reçu son mail, quel mail ? Non ! en fait il avait atterri dans ma boîte spams, pour quelle raison ? Impossible de le savoir... Il m'annonçait alors que n'ayant pas de nos nouvelles il avait décidé tout simplement de nous rayer de son planning ! Je lui rappelais que nous avions passé commande auprès de sa société et avions donné notre accord en signant le devis vers la fin février ! D'autre part, je lui faisais savoir que beaucoup d'entre nous avions réservé et réglé notre séjour et que nous persistions coûte que coûte à faire de cette réunion une réussite. ... Nous lui avons dit que nous en avions fait part de son désistement à deux avocats adhérents à l'Association afin d'exiger auprès de sa société le remboursement de toutes les locations d'hébergements et évaluer aussi les dommages que nous sommes censés subir suite à sa décision de ne plus honorer le contrat (petit mensonge de ma part qui avait réussi à lui faire changer d'avis). Ouf... je ne me voyais pas partir à la recherche d'un autre traiteur à



15 jours de la rencontre. Tout était revenu dans l'ordre...Après un bon café pris au bar, certains prenaient possession de leurs logements afin de jouir d'une petite sieste en prévision de la soirée qui s'annonce sous les meilleurs auspices et ceux équipés de vêtements de bain se sont allés piquer une tête dans la piscine sous le beau soleil digne d'une belle (presque) fin d'été.

Comme convenu, Yves Denechere avait présenté devant une belle assemblée les résultats de ses recherches sur les pupilles de la FOEFI et c'était aussi l'occasion d'un bel échange.

19 heures 30, l'heure où chacun prenait place à la table de son choix et la fête débuta par le verre de l'amitié... Après l'entrée prévue au menu nous avons procédé au tirage de la tombola. Une vingtaine de jolis lots qui ont fait la joie des heureux gagnants. La Bonne humeur régnait tout au long de la soirée, Jhê et

José étaient en super forme et l'acoustique bien réglée avait titillé les gambettes des danseurs qui n'avaient pas demandé leur reste pour aller rejoindre la piste. Le lendemain la météo nous était plutôt favorable malgré une petite fraîcheur matinale et lorsqu'en arrivant à la salle de réception tout était prêt pour le déjeuner de midi. Nous avons pris notre temps pour déguster un verre de Vouvray offert par l'Association, nous étions pratiquement aussi nombreux que la veille, l'ambiance toujours aussi conviviale régnait jusqu'en milieu d'après-midi.

Après ces deux jours de retrouvailles sous le signe de l'émotion et de l'Amitié, nous nous sommes quittés tout en nous promettant de nous revoir en 2022 en Touraine où ailleurs.

Un grand merci à Véronique, Yveline, Gisèle, Georges, Jean Raymond...

Jean Paul Guillermin



Votre rencontre à laquelle j'étais inscrit est prévue pour le 6 septembre.... Jour de mes 94 ans. Hélas , un incident de santé ne me permet pas de réaliser ce projet , je le regrette beaucoup ...

Je suis arrivé auprès de vous Il y a66 ans (1954) à Cholon puis à Vouvray.... Nous avons beaucoup de souvenirs communs de ce temps passé. Je n'en garde que les meilleurs. Mais, mon activité auprès de vous, avec tout ce qu'elle peut comporter de bon et de moins bon reste gravé au fond de mon cœur. Je vous souhaite des retrouvailles heureuses et solidaires. Vous avez inscrit votre présence à la FOEFI en démontrant que la solidarité et l'amour fraternel permettent de surmonter tous les obstacles.

Paul Susini



Rencontre à l'Abbaye de Saint Rambert

Assemblée de l'Amicale des Eurasiennes, le week-end des 26 et 27 Juin 2021.



Chaque visite à L'Abbaye est, pour moi, pur bonheur : revoir les copines, les « anciennes », venues d'Hanoi avec moi il y a... 70 ans..., mais également celles des générations suivantes. C'est un plaisir de voir les sœurs, rescapées du Covid, surtout Sœur Célestine, la plus touchée puisqu'elle a été mise en coma artificiel.

L'assemblée fut un succès, renforcé par la participation de l'Association Laotienne de Lyon, invitée en l'honneur des filles de SENO.

Vendredi après-midi, quelques-uns sont venus en avance pour installer, organiser... Tout était fin prêt pour l'accueil des arrivants dès samedi matin : le « barnum », la grande tente avec ses tables et bancs de bois clair, l'expo photos sur le Vietnam et souvenirs personnels ou de groupes, à l'Orangerie... Merci aux « garçons » venus prêter main-forte aux « filles » : Serge (mari de Marie Rose), les fidèles Pierre-Marie et Moussa, Guy un ami de Germaine, venu

de Sète, Pierre et Franck (qui a joué les paparazzi)... et aussi aux filles, dont c'est la première visite : Peggy, Jacqueline, Delphine, et les autres... Ah, et puis Nhan, épouse de notre ami François Wolff, qui a rejoint les ancêtres en Janvier 2019. Et Christian, grand chef devant l'Eternel, pour son bœuf en sauce et sa tarte Tatin dont nous nous sommes régalés.

Samedi, après un pique-nique sous les tilleuls, nous nous sommes réunis autour de la stèle commémorant nos trente ans à L'Abbaye, puis à l'Orangerie, où une minute de silence a été observée en hommage aux disparus, dont Sœur Bénédicte, emportée par le Covid en novembre dernier. L'approbation des comptes de l'association a été votée à l'unanimité, suivie par un exposé sur SENO par Yvette, complété par un souvenir de Jean-Louis... L'Association Laotienne de Lyon était présente de bonne heure

dimanche, pour préparer la cérémonie du BACI, au cours de laquelle on se souhaite des vœux de bonheur en offrant des bracelets aux amis, et la remise du drapeau laotien à l'Amicale des Eurasiennes. Le déjeuner laotien, prévu pour 160 personnes, a été servi pour 200, certains invités arrivant à la dernière minute. Heureusement qu'on a prévu « grand » !

Ce déjeuner festif fut suivi par de la musique et des danses laotiennes. Ensuite, chacun pouvait se promener à loisir dans le parc, suivre Serge pour la visite de la crypte Saint Domitien ou s'attarder devant l'expo photos...

Notre petit groupe est resté pour jouir encore d'une soirée d'amitié, avant de tout « débarrasser » lundi matin... et de nous quitter, à regret.

À l'année prochaine, les copines.

Je vous aime. 🤗



Nous vous donnons rendez-vous,
l'année prochaine aux 26 et 27 juin 2022
À l'abbaye de Saint Rambert,
sur le thème du Cambodge.

Christophe en mission renfort sanitaire

HÔPITAUX - Face à la dégradation de la situation sanitaire en Outre-mer et notamment en Guadeloupe, 270 soignants et 60 pompiers ont rejoint les Antilles. Du matériel a également été envoyé pour aider à gérer l'afflux de malades du Covid-19.

“ Je suis parti en mission renfort sanitaire en Guadeloupe pour aider mes collègues en difficultés.

La COVID a causé beaucoup de décès dans les DOM-TOM, il était important pour moi de pouvoir apporter mon aide. Car au-delà de tout ce qui peut se dire mon seul but est d'aider mes collègues le risque zéro n'existe pas. Mais ne rien faire n'est pas dans ma nature. Je suis fier d'être un foefien car à travers mes actes c'est un peu de vous qui m'accompagne.

A l'heure où je vous écris, je viens d'apprendre que je repars en mission cette fois-ci ce sera soit la Guyane, la Nouvelle-Calédonie, la Polynésie où la Martinique. Ce sera la surprise !!!

Comme vous pouvez le voir sur les photos, je m'adapte très vite...

Prenez soin de vous.

Amitié sincère.”

Christophe



Alors, qu'est-ce que le métissage ? Il s'agit, pour l'anthropologue spécialiste de l'Amérique latine François Laplantine, d'un processus qui commence « quand nous reconnaissons ce nous devons aux autres et cessons d'affirmer ne rien devoir à personne. C'est la reconnaissance des autres en nous, l'acceptation du multiple comme valeur constituante ».

Enquête sur les Eurasien·ne·s envoyé·e·s en France (1945-1980)

réalisée dans le cadre du projet ANR EN-MIG :

« Enfants en décolonisation : migrations contraintes et construction individuelle (France – 1945-1980) »



Modalités de l'enquête :

- Vous pouvez répondre directement sur ce questionnaire ou sur papier libre, en écriture manuscrite ou sur ordinateur, en précisant bien les numéros des questions.
- La longueur des réponses n'est pas limitée.
- Vous pouvez signaler les questions qui ne vous concernent pas en indiquant : SO (sans objet).
- N'hésitez pas à ajouter toute autre information ou tout autre ressenti que vous jugeriez utiles pour la compréhension de votre expérience personnelle.
- Vous pouvez transmettre directement ce questionnaire à d'autres personnes concernées, mais merci de m'indiquer leurs coordonnées pour le bon suivi de l'enquête.
- Les enquêtes complétées sont à envoyer par courrier postal ou par mail aux adresses indiquées ci-contre.



**Vous pouvez télécharger
Le questionnaire sur le site
foefi.net**

**Ou le demander à:
Yves Denéchère**

yves.denechere@univ-angers

**Maison de la recherche
Université d'angers
5 bis boulevard Lavoisier,
49045 Angers Cedex 01**

La création du foyer de Semblançay, ...



Pour contribuer à l'histoire de la F.O.E.F.I., qu'il faudra bien faire un jour, j'ai pensé qu'il serait peut-être utile de raconter les circonstances de la création du Foyer de Semblançay, dont j'ai assumé la direction pendant plus de dix ans. Mais pour bien comprendre ce que j'ai essayé de faire de ce Foyer, la façon dont il fut géré, les méthodes d'éducation et d'enseignement qui y furent pratiqués et, surtout, l'état d'esprit exigé de tout son personnel, il est nécessaire de remonter dans le temps et d'expliquer les origines de mon engagement total au service d'une cause que je découvris dans des circonstances particulièrement difficiles : celle des Eurasiens.

Mes premiers contacts réels avec eux datent de mon arrivée à Vinh, dans la province de Nghe-An (Nord-Annam) en novembre 1946, après plus d'un an de présence en Indochine. Débarqué avec la 2ème D.B. A l'automne 1945, j'avais en effet participé à toutes les opérations menées d'abord en Cochinchine et dans le Sud-Annam, puis au Tonkin, mais n'avais pratiquement jamais eu de véritables relations avec la population civile. Bien sûr, comme tous les militaires, j'avais

conservé un souvenir ému des familles qui nous avaient reçues chez elles avec tant de chaleur lors de notre entrée triomphale à Saigon, mais il ne s'était agi là que de rapports épisodiques qui n'avaient duré que l'espace d'un soir puisque, dès le lendemain, mon unité était partie en opérations sur les hauts plateaux moïs.

Il a donc fallu les circonstances exceptionnelles de mon affectation à l'usine électrique de Vinh puis d'une captivité longue de presque huit années auprès d'une majorité d'Eurasiens pour que je les découvre vraiment et que je m'attache à eux pour le restant de mes jours. Comment, en effet, pourrais-je oublier leur attitude, en général si digne, dans des conditions particulièrement difficiles pour eux et ne pas leur être reconnaissant du soutien total qu'ils m'apportèrent lorsque, élu par eux chef de camp, j'ai eu à défendre la France face aux commissaires politiques du Gouvernement Viet-minh, une France que la plupart d'entre eux ne connaissaient même pas !

Aussi, dès ma libération à la suite des accords de Genève, et deux ans après celle de la plupart de mes compagnons de captivité, je m'enquis de ce qu'étaient devenus ces derniers. J'appris ainsi qu'ils étaient presque tous partis en France, mais que quelques garçons, parmi ceux que j'avais essayé d'instruire pendant la captivité, se trouvaient momentanément,

en raison de circonstances familiales, dans les foyers de la Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine créée par un Eurasien, M. William Bazé, pour aider les enfants de militaires français tués au combat et de mères vietnamiennes, enfants qui, par manque de moyens financiers, n'avaient pas la possibilité d'effectuer une scolarité normale.

Je pris aussitôt contact avec le Président de la F.O.E.F.I. qui me dit qu'il partait en France pour préparer l'arrivée là-bas

de tous les pupilles de la Fédération, mesure rendue nécessaire par les événements. Après avoir écouté avec attention le récit de ma captivité, il me demanda d'aller le voir à Paris dès mon arrivée en France. C'est ce que je fis. J'aboutis ainsi rue Washington, où venait de s'installer la direction de la Fédération. M. William Bazé me dit qu'il avait besoin de gens comme moi, connaissant bien la mentalité des Eurasiens, et me proposa de prendre la direction d'un des foyers qu'il allait implanter en France, probablement en Touraine. Bien qu'ayant divers projets d'avenir à l'étude, j'avoue que je n'hésitai pas une seconde et lui donnai aussitôt mon accord, enthousiasme à l'idée de retrouver des Eurasiens et de pouvoir continuer ce que je n'avais pu qu'ébaucher en captivité : l'instruction et rééducation de jeunes d'Indochine.

Mal remis encore de ma captivité et terrassé continuellement par de violentes crises de paludisme, je dis M. William Bazé que j'avais besoin, d'abord, de me refaire une santé, et que nous pourrions nous retrouver lorsqu'il aurait mis au point son organisation en France. C'est ce qui fut décidé.



Avec ma femme et mes enfants je m'installai provisoirement à Saumur où ma mère et ma sœur se trouvaient, mon beau-frère étant instructeur à l'Ecole de Cavalerie et de l'Armée Blindée.

Les mois passèrent, puis quelques explications embarrassées de M. William Bazé me firent comprendre que nos projets avaient du plomb dans l'aile. J'avais appris qu'un premier foyer avait été ouvert à Vouvray à côté de Tours, confié au Cdt Grolleau et à son épouse, épaulés par Paul Susini. Ces derniers appartenant déjà à la F.O.E.F.I. en Indochine, je pensai que M. William Bazé avait d'autres cadres rapatriés caser et qu'il n'avait plus besoin de moi.

J'étais en train d'envisager d'autres orientations lorsque, au début du mois de novembre 1955, je reçus un télégramme me convoquant d'urgence au siège de la F.O.E.F.I. à Paris. Reçu par M. William Bazé entouré, cette fois, par Mme Marguerite Graffeuil, chargée des Eurasiennes et par M. Pierre Varet, nouveau responsable administratif de la Fédération, il me fut proposé de prendre, avec ma femme, la direction du foyer qui allait être ouvert à Semblançay, entre Tours et Le Mans, dans une vaste propriété que la F.O.E.F.I. venait d'acquérir avec l'aide du Gouvernement. Mais il me fallait être sur place dans les trois jours, un premier arrivage de garçons en provenance de Saïgon étant prévu à la mi-novembre.

Je fus d'abord fortement tenté de refuser. La désinvolture avec laquelle on avait agi envers moi ne me plaisait pas du tout et l'imprévoyance et le manque d'organisation que je devinais me laissaient perplexe ! De même, d'ailleurs, que l'engagement, comme directrice, de ma femme, totalement inconnue de la direction de la Fédération ! De plus, une installation précipitée

en Touraine allait me poser des problèmes pour les études de mes enfants, âgés de 12 et 10 ans et inscrits dans des établissements scolaires de Saumur.

Mais, finalement, le souvenir de mes Eurasiens des camps du Nord-Annam et l'attrait de la tâche à accomplir emportèrent ma décision, après un rapide entretien téléphonique avec ma femme. J'acceptai donc, à condition d'être véritablement le "patron" à Semblançay et de n'avoir de comptes rendre qu'à Paris. Ce qui me fut accordé aussitôt.

Deux jours plus tard, nous arrivions, ma femme et moi, à Semblançay où nous attendaient le Cdt Grolleau et Paul Susini, chargés par M. William Bazé de faciliter notre installation, Vouvray ne se trouvant qu'à une trentaine de kilomètres. La propriété me plut aussitôt, avec ses différents bâtiments situés au milieu d'un grand parc. Les pièces étaient vastes et aérées, mais pas le moindre meuble ! Et 69 garçons devaient arriver huit jours plus tard ! Le Cdt Grolleau me rassura quelque peu en m'affirmant que du matériel de cuisine, de la vaisselle et une camionnette devaient être livrés dans deux jours. Par contre, les lits et les tables de réfectoire n'arriveraient que dans une quinzaine. A moi de me débrouiller... Quant au

personnel, un cuisinier, un jardinier et une femme de ménage avaient été embauchés dans le village. Aucun éducateur ne semblait avoir été prévu ! Il faudrait donc, au début, me contenter de ces quelques employés. Solution qui, au demeurant, me satisfaisait car elle allait me permettre de choisir moi-même les autres collaborateurs nécessaires à la bonne marche d'un foyer dont l'effectif atteindra rapidement les cent vingt garçons. Finalement, grâce à des lits, des tables et des chaises prêtés par l'armée, que j'avais contactée aussitôt, les premiers arrivés purent être accueillis à peu près convenablement.

Ce fut le début d'une longue aventure, difficile d'abord car nos petits pensionnaires parlaient à peine le français et semblaient nous rendre responsables de leur arrachement leurs mères et à leur terre natale, mais merveilleuse ensuite lorsque commencèrent à se tisser entre nous des liens de plus en plus solides.

Une aventure qui, me semble-t-il aujourd'hui, a marqué profondément tous ceux qui y participèrent, qu'ils soient membres du personnel ou pupilles de la Fédération

Mais ceci est une autre histoire



J'ai été très honoré lorsqu'on m'a sollicité pour te rendre hommage à l'occasion du premier anniversaire de ton départ. Pour ma part, lorsque j'ouvre mon "Livre souvenirs", je tombe invariablement sur la page du Domaine de Marie et l'image d'un groupe d'enfants dans le quel tu figures toujours entonne place. Bien sûr nos chemins se sont séparés il y a longtemps pour nous conduire vers nos destinées respectives, mais le passé est là, bien présent à nous rappeler son bon souvenir. L'enfance extraordinaire que nous avons eu n'est pas sans effet sur nos caractère et notre regard sur la vie. C'est peut-être cette période de notre enfance qui a contribué à notre devenir, bien sûr grâce à la bienveillance des religieuses qui nous ont affectueusement présenté des réalités de l'époque. D'aucun d'entre nous ne les a oubliées, bien au contraire, cessantes sœurs sont encore bien présentes dans nos cœurs.

J'espère que ta dernière destination est un lieu de calme et de paix et que tu ressens bien la force des liens qui existent toujours entre nous. J'envoie mes pensées fraternelles les plus sincères à toi et à ta grande famille.

Paul Sineux

Aujourd'hui je voudrai écrire quelques mots non pas pour vanter ou exposer des éléments de notre vie mais simplement Si la plupart d'entre nous Foefiens pouvait le faire cela permet d'éclaircir beaucoup de choses de notre passage sur Terre. En effet dans la vie il y a des événements qu'on ne peut pas éviter mais il y a aussi des rencontres qui marquent et qui sont inoubliables, et qu'on ne peut pas s'empêcher d'y penser. En général les mauvais souvenirs, on les oublie car cela peut empêcher d'avancer, on ne garde que ce qui est positif pour bien progresser.

Arrivé en France comme pupille de la FOEFI en septembre 1961, je suis resté dans cette Fédération pendant 4 ans de 1961 à 1964, cette période m'a marqué car cela m'a aidé à poursuivre mes études secondaires jusqu'au démarrage en Faculté en 1964. La direction de la FOEFI m'a imposé de commencer mes études supérieures à Caen en Normandie. Pourquoi à Caen ? Tout simplement parce qu'il y avait un certain Jean Jacques BARIEUX que je ne connaissais pas mais qui est devenu, avec le temps un de mes meilleurs amis et surtout quelqu'un qui m'a beaucoup aidé pour mon démarrage dans la vie étudiante.

Jean Jacques était un enfant de la FOEFI, un des meilleurs de la fédé, cité toujours en exemple par le président William Bazé.

Pendant 6 mois, de juin 2019 à fin 2019, on a échangé beaucoup, à tout point de vue, courriels, photos ... puis pendant un an plus de nouvelles. En mars 2021, j'ai essayé de le recontacter mais stupeur j'ai appris qu'il est parti en septembre 2020 d'une grave maladie.

Aujourd'hui je préfère envoyer au " Grain de Riz" les photos en souvenirs de ces années sans entrer dans les détails de notre vie.



Salut grand frère Foefien pour ce que tu m'as apporté, j'en garde une trace indélébile de ton passage sur Terre et je ne t'oublierai jamais.

Guy Challard

